

Les philosophes qu'on appelle classiques ne se sont pas souvent occupés de la littérature. La littérature le leur rend: au lieu de leur demander ce qu'ils ne lui offrent pas (bien que, peut-être, ils le possèdent), elle produit ce qu'il lui faut en matière de compréhension de soi. Aussi peut on hésiter avant de verser aux débats un texte de Hegel qui fait exception à la règle. ^{Car} quand la littérature est jalouse: elle veut bien qu'on parle d'elle, elle aime encore mieux qu'on la prenne au sérieux, mais elle demande qu'on le fasse à sa façon. Avec la poésie, c'est autre chose. Elle ignore la philosophie, et avec une bonté surhumaine elle regarde son calomniateur, Platon, comme un de ses fils préférés. C'est qu'elle ne raisonne pas - Est-elle trop vieille, est-elle trop jeune, qui le sait ? En tout cas, puisqu'elle ne regarde pas la philosophie, la philosophie est bien obligée de la regarder. La littérature, elle, raisonne, et il se peut que les philosophes se soient crus dispensés de traiter d'elle parcequ'elle-même s'en acquitte si bien. Ou est-ce simplement le fait que la littérature n'est pas de tous les temps? Qu'elle est un phénomène historique, non pas une des expressions fondamentales de l'homme dans toute son histoire ? Et dans ce cas, serait-elle, (sinon philosophie qui s'ignore ~~ou~~ ou qui ignore la philosophie), au moins impossible sans une philosophie ? Et même sans une philosophie déterminée, une philosophie raisonnante précisément, bien ^{que cette philosophie} ~~qu'elle~~ raisonne peut-être sur tout autre chose que le raisonnement ? La difficulté viendrait ^{donc} alors de ce que la littérature serait dans un certain sens toujours philosophique, tandis que la philosophie (classique - ne préjugant ^{pas} pas de l'avenir!) ne serait jamais littéraire, à moins de se faire raisonnante. Hegel se trouverait alors dans une posture particulièrement mauvaise. Car par dessus tout il tient à ne pas raisonner.

Le concept, l'idée, l'Esprit - les noms seuls diffèrent - se meut pour se saisir lui-même à la fin de son histoire, pour savoir qu'en soi il est pour soi, que pour soi il est en soi. Le raisonnement qui oppose le sujet pensant à l'objet de sa pensée, est, certes, une des attitudes de l'Esprit et, comme tout ce qui est, elle a son droit. Mais ce n'est justement pas l'attitude de la philosophie qui est la réconciliation de l'esprit subjectif avec l'Esprit extérieur à lui-même, la reconnaissance de lui-même comme de la vérité (l'être révélé) de ce qui avait paru être son autre. Probablement, Hegel aurait protesté si on lui avait demandé de ~~prêter~~ ^{traiter} de la littérature ou si ~~on~~ lui avait dit qu'il l'a fait: dans son système - qui, pour lui, n'est pas le sien, mais celui de l'Esprit - on ne traite de rien: les choses se mettent à leur place par une dialectique qui est celle de leur réalité et non la méthode d'un penseur raisonnant et arrangeant les choses dans un ordre qui est à lui, non à elles. Sa philosophie ~~est~~ ^{le} est contraire de la littérature, s'il est vrai que dans la littérature l'homme concret s'exprime en tant que personne. Cependant, - où faut-il dire: d'autant plus, puisqu'il s'oppose à la pensée raisonnante ? - la littérature existe pour ~~elle~~ ^{Hegel}, et l'on peut toujours voir ce qu'il en dit et quelle place il lui attribue, quoique probablement son jugement doive être récusé, puisqu'il n'est pas littéraire. Admettons, si vous voulez, que la littérature qu'Hegel n'a connue qu'à ses débuts l'a dépassé: quelquefois il peut être amusant de regarder ce qu'on a laissé derrière soi.

Le titre du chapitre de la phénoménologie de l'Esprit consacré à la Littérature, n'est pas aimable: le règne animal de l'Esprit et la Tromperie ou la Chose-même. Ne tâchons pas de l'expliquer; si le texte que nous allons donner ici vaut la peine d'être lu, il y suffira bien tout seul. mais il ne sera que juste d'indiquer la place de ce texte dans la phénoménologie, étant donné que, pour Hegel,

Hegel cette place est décisive. Il s'agit du devenir de l'Esprit pour lui-même par son histoire et dans son histoire: quoi de plus important pour la compréhension d'un phénomène que la place qu'il occupe ?

Le règne animal de l'Esprit donc est au dessus de la simple conscience, même au delà de la conscience de soi. Elle est une des formes de la Raison, restant ainsi en deçà de l'Esprit qui est réel, c'est-à-dire, d'abord, agissant dans la moralité de la famille, de la loi, de l'Etat, - se projetant ensuite en dehors de lui-même dans la lutte des rationalismes, des lumières contre la tradition, où, étant des deux côtés de l'opposition il ne se reconnaît pas dans l'adversaire, jusqu'à ce que dans l'action révolutionnaire il se retrouve - arrivant enfin, dans la morale au point où il ne sera plus seulement Esprit en soi (ou pour nous - c'est tout un pour Hegel), mais l'Esprit se sachant Esprit dans tout ce qui avait paru extérieur et étranger à lui: dans l'art et dans la religion il y parviendra, et la philosophie comme savoir absolu n'est rien de plus que le savoir de cette reconnaissance de soi qu'il avait déjà achevée dans l'art et la religion.

première conséquence: la littérature ne peut pas partir de l'art. Elle se situe dans le domaine de la Raison, non pas dans celui de l'Esprit. Mais cette donnée "topographique" ne suffira pas, à elle seule, à la compréhension, si l'on néglige le ressort qui meut cette immense machine (libre à chacun de prendre ce mot qu'il voudra: construction de Hegel, ou machina mundi de l'Esprit décrite par Hegel). Que c'est l'opposition de l'en-soi (de ce qui n'est visible que pour nous, invisible pour l'homme dans cette situation de conscience) - et du pour-soi (de ce que l'homme se déclare être) - cela est clair par le terme du mouvement, la coïncidence de l'en-soi et du pour-soi. Mais cette dialectique elle-même reste en soi jusqu'à la fin: elle ne se montre qu'à l'homme qui est philosophe, et philosophe au sens de Hegel. En chemin, dans le pour-soi des étapes, elle est, sous des formes changeantes, la négativité de l'homme dans le monde. Car, dans son essence, l'homme est

négativité. Ce qui est ne se révèle à lui que dans la mesure où il le
 veut autre, où il le transforme dans la lutte et dans l'action. Il ne
 se détermine pour soi, ^{qu'en} ~~quand~~ niant la détermination qui le ^{scie} ~~scie~~; s'il est
 pour lui, c'est seulement parce qu'il veut changer son monde. Satisfait,
 l'homme cesse d'être le sujet dans lequel avance l'Esprit: quel que soit
 le degré de liberté qu'il ait atteint - si ce n'est pas le dernier,
 l'homme redevient animal, être vivant dans la nature dans l'en-soi qui ne
 se ~~sait~~ ^{sait} pas Esprit, qui est l'Esprit étranger à lui-même, l'en-soi sans
 pour-soi, parce qu'il ne nie pas, ne lutte pas, l'en-soi, où la négativité
 ne se trouve que pour nous, qui y voyons l'Universel ^{nié} ~~né~~ par sa déter-
 mination (nié - c'est-à-dire: formé et réalisé, sublimé en même temps
 que supprimé et conservé), le genre par l'espèce. Le concept est dans la
 nature, mais il ne s'y sait pas et se subit comme une force étrangère.
 L'homme agit, et ce qui lui serait étranger et extérieur en tant qu'ani-
 mal, il le fait sien par la négation agissante. De conscience, il devient
conscience de soi, et d'abord comme individu, comme cette conscience de
 soi qui, pour être satisfaite, doit tenter de se faire reconnaître dans
 sa valeur absolue par les autres consciences de soi: l'homme lutte,
 et c'est, dans l'immédiat de la nature, où il est conscience de soi seu-
 lement pour nous qui l'interprétons - une lutte entre individus qui va
 jusqu'à la mort: le vainqueur, devenu maître, est satisfait, à condition
 cependant, que l'autre ait pris peur au dernier moment et, pour ne pas
 mourir, se soit rendu: sans lui, le vainqueur ne serait pas maître et
 devrait chercher un nouvel adversaire, un autre combat, pour s'affirmer.
 Maintenant, il est content, et avec son contentement, pour Hegel, il
 sort de l'histoire. L'esclave travaille, il lutte, non plus avec l'homme
 mais avec la nature? C'est dans elle et contre elle qu'il doit se justi-
 fier à ses propres yeux. Il pense.

Voilà les stations du chemin qui mène la conscience de soi à la révélation de son être foncier: qu'elle est elle-même la réalité dernière. Et de nouveau l'homme essaie de se déterminer, comme vie, comme mécanisme psychique, comme expression d'un intérieur, et de nouveau il dépasse les déterminations: conscience de soi pour soi-même, l'homme, cet homme-ci, s'oppose son intériorité, son intimité, comme l'essentiel au monde des autres.

C'est ^{là le cadre} ~~ici la place exacte~~ de la littérature dans la philosophie de l'esprit. La marche continuera: il n'y aura pas de repos, avant que la vérité ne soit devenue de vérité de l'un, la vérité de tous et de chacun - ni la vérité de tous seulement, ni celle de chacun - quelle ne soit présente à tous et à chacun dans la nation libre, dans l'art, dans la religion, - qu'elle ne se sache présente dans la philosophie. Mais parlons de littérature.

La conscience de soi est donc devenue l'essentiel pour l'homme, et, comme toujours, il essaie de trouver sa satisfaction immédiatement: il veut jouir. C'est seulement après s'être brisé contre la nécessité - sous cette forme lui apparaît l'universel qu'il n'a pas reconnu - qu'il cherche la satisfaction en lui-même. A la méchanceté du monde, il oppose la loi de son coeur pur, pour chercher le bien de l'humanité: peine perdue encore, car en offrant aux autres sa loi personnelle telle quelle, les autres lui opposent chacun la sienne - et la loi du coeur se révèle idéalique au monde méchant où chacun est pour soi. Alors se lève la vertu pour supprimer l'égoïsme en elle-même et dans le monde. Seulement, elle n'a pas d'autres armes que le monde, à savoir des forces, des dons, des capacités qui sont tout aussi bien à la disposition du vice et du mal; et le malheur est que la vertu n'est pas encore, mais veut seulement se réaliser, tandis que le monde des hommes est et n'a pas d'intimité à protéger. Bien pis, la loi de la vertu est pour elle-même la loi

universelle: comment le monde des hommes ne la contiendrait-il donc pas ?
Que peut-elle désirer de plus que de faire apparaître ce qui, en soi,
est déjà le monde ? N'est-ce pas l'individualité qui veut supprimer
l'individualité ? Ce qu'elle appelle ^{l'egoisme} ~~évolution~~, n'est ce pas seulement
l'ignorance de l'individu au sujet de la réelle universalité de son action ?
^{Elle} ~~et~~ doit admettre, que le Bien n'est pas dans le sacrifice de l'individua-
lité; au contraire, le Bien n'est réel que dans l'individu.

La conscience de soi est enfin venue à elle. Elle n'est plus
seulement ^{soie} confiance de soi, elle se ^{sait} ~~sont~~ conscience de soi. But et réa-
lité ne s'opposent plus, intérieur et expression se pénètrent. L'action
de l'homme est son action ^{sur} ~~pour~~ lui-même. Mais cette action est immédiate,
et cela, aux yeux de Hegel, est grave; car tout ce qui est humain pleine-
ment passe par la médiation: l'animal dévore immédiatement ce qu'il trou-
ve dans la nature, l'homme le transforme et se transforme (de là le
rôle décisif de la société constituée en État, où la médiation est totale
et totalement humaine, où rien ne vaut plus "tel quel", même pas l'indi-
vidu). Or, l'individu qui est venu à lui-même se rapporte bien à lui-
même et à lui seul, mais comme à une donnée naturelle. Il est esprit, car
il est conscience de soi, et il est animal dans le domaine de l'Esprit,
puisque'il n'agit pas. Nous sommes dans notre sujet: le Règne Animal de
l'Esprit (1).

Ce sujet donc est d'abord but - il ne s'est pas encore réalisé;
il est le moyen de son auto-réalisation; il est enfin le but réalisé,
en d'autres mots: lui-même devenu extérieur à lui-même dans son oeuvre.
x | Il n'a pas ses dons, ses capacités, il ^{les dons} ~~n'est~~, et ~~n'est~~ cet "intérieur"
est encore la réalité qu'il travaille. "Son activité est seulement de
traduire purement de la forme de l'être non présenté dans celle de l'être

(1) Phénoménologie de l'Esprit, chapitre V C, a.-pp.285 ss. Nous citons
d'après le texte allemand de l'édition Lasson 4ème(3ème) éd.

présenté qui "1" - il sait qu'il n'y a pas de réalité vraiment extérieu-
 re. ^vIl doit agir à seule fin que ce qu'il est en lui soit pour lui"
 X " (2). Aucune objection ne l'arrête: si ~~l'on~~ lui ~~dit~~ ^{dit} que pour savoir
 ce qu'il est, il doit s'être réalisé et qu'il ne peut pas se réaliser
 sans savoir au préalable ce qu'il est, son activité immédiate serait la
 meilleure réponse. Si l'activité semble séparèr le sujet et les cir-
 constances, l'intérêt qu'il trouve dans celles-ci et par lequel ^{seul}elles
 sont pour lui détruit cette apparence. Enfin, le talent, étant le moyen
 de sa propre réalisation à l'intérieur comme à l'extérieur, retient
 encore dans le cercle de la conscience ce qui semble en être séparé,
 l'oeuvre.

Aussi cette oeuvre - artistique, dis^zions nous, au sens où
 l'oeuvre ~~d'art~~ exprime ^{leur} leur personnalité - n'est-elle pas sortie de
 son créateur pour mener une existence indépendante, ou, pour parler
 avec Hegel, une existence universelle. Une telle oeuvre serait valable
 "pour tous et pour chacun"; en elle vivrait l'Esprit, d'une nation d'une
 civilisation, d'une foi. Rien de tout cela ici. L'oeuvre de X... est
 la sienne; c'est de Y... ou de Z... en tant que les leurs la valent.
 Que l'un montre plus de dons que l'autre, plus de force, plus de riches-
 se - c'est du plus ou moins, mais cela ne touche pas à l'essentiel. Il
 n'y a ni bon ni mauvais. "Ce que l'on prendrait pour bon ou pour mauvais
 est l'un comme l'autre une activité, une individualité qui se présente
 et s'exprime, et par conséquent est tout bon; et à vrai dire, il serait
 difficile d'indiquer ce qu'on devrait nommer mauvais. Ce qu'on appelle-
 rait une oeuvre mauvaise, c'est la vie individuelle d'une nature déter-
 minée qui s'y réalise." (3) On ne saurait juger l'oeuvre que par sa

(1) ~~(1)~~ p.287
 (2) ~~(3)~~ ibid.
 (3) p.289

personnalité, la personnalité que par l'oeuvre: comment n'y aurait-il pas adéquation totale ? L'individu sait que sa réalité et lui-même sont un, ne peuvent qu'être un: il ne peut pas être déçu par lui-même, et son individualité lui fera éprouver de la joie, et rien d'autre.

Mais, hélas, si telle est l'idée que l'individu s'est faite de lui-même, de son oeuvre et de leur rapport, l'expérience le décevra. Car il a oublié qu'il ne sera pas le même après l'oeuvre qu'il était avant. Maintenant, l'oeuvre est là - extérieure, étrangère : elle existe. Et puisqu'elle existe, elle est jetée dans un monde, appartient à un monde qui n'est pas celui de cette conscience-de-soi individuelle. L'oeuvre y détermine l'individualité. Mais l'individualité, étant activité pure, ne se laisse pas déterminer. Il n'est que naturel que le sujet, se comprenant du ^{coup} tout comme conscience universelle, se détache de l'oeuvre et la laisse aux autres, qui, individualités ^{libres} livrent eux aussi, la détruisent pour s'exprimer eux-mêmes, ou l'interprètent selon leurs propres intérêts. Le rêve est fini. Le concept et la vérité se séparent, le but et l'essence primitive ne coïncident plus. Tout devient accidentel: hasard, que l'individu veuille exprimer son intérieur, hasard qu'il le fasse par le moyen de ses dons, hasard le sort de l'oeuvre dans la réalité - "et la chance décide en faveur d'un but mal déterminé et des moyens mal choisis aussi bien qu'elle se prononce contre eux". (1)

Mais courage!. si l'oeuvre appartient au hasard, l'action, l'agir est nécessaire et essentiel: agir, voilà l'essentiel de la réalité agir et l'expérience du hasard n'est elle-même que hasard. Il est vrai que l'achevé n'est pas rattaché par un lien essentiel au vouloir et à l'action d'achevé, il est vrai que l'oeuvre disparaît: mais la disparition de l'oeuvre, la déception du sujet ne restent pas et périssent

(1) p. 293

elles-mêmes avec l'oeuvre. Cette réalité, cette expérience qui dévorent l'oeuvre, elles ne sont pas indépendantes du sujet. La réalité qui lui est opposée est encore la sienne. Au fond, ce qui a été réfuté, ce n'est ni le contenu de l'oeuvre ni celui de la conscience: c'est cette réalité dans laquelle l'oeuvre se décompose et disparaît. La conscience s'affirme d'autant plus fortement comme ce qui est et reste, tandis que cette réalité n'existe que dans sa disparition. Agir et être s'unissent et cette unité est la vraie oeuvre, la ^{Chose} ~~CHOSE~~-même (c'est le terme de Hegel; nous dirions plutôt: l'essentiel), opposé au hasard de l'individualité, des conditions, des moyens, de la réalité, mais opposé seulement si ces moments (traduisons par: "éléments constitutifs" et "aspects") sont pris pour des ^e quantités isolées, en fait leur véritable unité dans laquelle réalité et individualité s'interpénètrent. Car comme dans l'expérience qui avait détruit l'^e être, la conscience universelle dans l'individu (l'activité pure, la négativité) s'était affranchi de la détermination toute extérieure par cette oeuvre, l'essentiel dans lequel s'engage l'homme unit tout maintenant: ^{c'est} ~~cette~~ activité pure et l'activité de ce sujet; c'est le but opposé à la réalité, c'est le moyen de la réalisation de ce but, c'est enfin la réalité qui n'est que pour la conscience. La Chose-même, la Chose dont il s'agit, est l'affaire de l'individu, et, tout en restant son affaire, elle est indépendante, libre, réelle. Autrement dit: la conscience de soi se saisit comme substance, et non plus comme un intérieur qui doit se montrer, un but qui doit se réaliser. Immédiatement, l'essence est là: buts, moyens, activité, réalité dans leur détermination immédiate sont de simples moments qu'elle peut abandonner pour l'essentiel. Et d'autre part, chacun de ces moments peut prendre le prédicat ^{d'} essentiel: l'essence est encore substance; elle ^{n'} est pas sujet, mais seulement pour le sujet.

(terme qui, du reste, se trouve dans le texte)

Propriété de l'Institut de Philosophie de l'Université de Lille

x

La suite, nous la donnerons dans les propres paroles de Hegel. C'est la deuxième partie du chapitre, celle à laquelle correspond le titre de La Chose Même ou La Tromperie. Tout commentaire paraît superflu. Au plus une remarque: littérature, au sens de la Tromperie, n'est pas pour Hegel tout écrit qui n'est ni poésie ni document de foi. Loin de là: le chapitre suivant (et chapitre suivant veut dire: état supérieur dans l'évolution de l'Esprit) est consacré à la "Littérature" de la Aufklärung de la propande anti-religieuse, anti-traditionaliste - qui donc n'est pas tromperie, bien qu'elle soit unilatérale. L'essentiel de la littérature est immédiat,^{et/} il faut se méfier quand Hegel emploie ce terme. Dans la littérature, l'essentiel est là, immédiatement. ~~Mais~~ L'oeuvre vraie de l'homme est l'oeuvre universelle qui n'est pas plus pour celui-ci que pour celui-là, mais est pour tous et pour chacun, et dans laquelle chacun travaille pour tous en travaillant pour soi et où tous travaillent pour chacun: la société nationale organisée dans l'Etat. La lutte de la foi et de la Aufklärung n'est pas de la littérature, parce qu'il n'y va pas d'un essentiel abstrait, d'une intention, d'individualités telles qu'elles se trouvent immédiatement dans un isolement voulu, mais qu'il s'agit de l'Etat et de l'action politique qui engagent l'homme, ^{et non} ~~pas~~ du lancement d'un essentiel destiné à permettre à l'individu de s'engager. Pour Hegel, la tromperie de la littérature, c'est que l'individu s'engage, mais n'est pas engagé: l'essentiel est son essentiel. Qu'il n'est pas question de mensonge, de ruse, de mauvaise volonté, Hegel en convient très volontiers, et la sincérité du littérateur n'est pas mise en doute. La tromperie est dans sa manière d'être qui le trompe autant - et peut-être davantage - qu'elle trompe les autres. Aussi sera-t-il le premier à être détrompé par la dialectique de son attitude.

Voyons donc cette honnêteté et cette insincérité dans leur

"histoire" (1).

1) Nous donnons le texte dans la traduction - non publiée - de M. Alexandre Kojève que celui-ci a bien voulu mettre à notre disposition.

17

"On appelle honnête la conscience qui, d'une part, est parvenue à cette idéalisme qu'exprime la Chose-même, et qui, d'autre part, possède sa vérité dans l'universalité formelle de cette Chose-même, - conscience pour laquelle il s'agit uniquement de la Chose-même, qui, par conséquent, court, va et vient entre les différents moments et les différentes espèces de celle-ci; ~~XXXXXX~~ si elle ne ~~XX~~ l'atteint pas dans un de ces moments, c'est à dire dans une de ces significations, elle la saisit, par là-même, dans l'autre, ^{et} ~~X~~ obtient donc toujours la satisfaction qui devait échoir à cette conscience, conformément à son concept. Adviene que pourra, la conscience a accompli et atteint la Chose-même, car celle-ci, en tant que le genre universel de ses moments, est le prédicat de ~~ux~~ tous.

"Si la conscience ne traduit pas son but dans la réalité, ^{pourtant} ~~toutefois~~ elle l'a voulu, autrement dit: elle fait du but en tant que but de l'action pure qui ne produit rien, la Chose-même et, par conséquent, elle peut toujours s'exprimer et se consoler en disant que toutefois on a fait, et avancé quelque chose. Puisque l'Universel ^(lui-même) comprend ~~lui-même~~ ^{sous soi} le négatif, c'est-à-dire la disparition, le fait que l'oeuvre s'anéantit est encore action de la conscience; c'est elle qui a stimulé les autres à ^{à la} ~~le faire~~, et dans la disparition de sa réalité elle trouve encore sa satisfaction, comme de mauvais garçons jouissent d'eux-mêmes dans la gifle ~~XXXXXX~~ qu'ils reçoivent, en tant que cause de celle-ci. Ou bien, la conscience n'a même pas tenté de réaliser la chose et n'a rien fait du tout: c'est qu'elle n'en a pas eu envie; la Chose même est pour ~~XX~~ elle précisément l'unité de sa décision et de la réalité; elle affirme que la réalité n'est rien d'autre que son avoir envie. - Si enfin quelque chose qui l'intéresse, n'importe quoi, s'est fait sans qu'elle y ait contribué, cette réalité est pour elle la Chose-même, justement dans l'intérêt qu'elle y trouve, bien que ce ~~XX~~ ne soit pas elle qui l'ait produit; ^e si c'est

une chance qui lui arrive, elle ~~y~~attache de la valeur comme à son ac-
tion et ^à son mérite; s'agit-il d'un événement historique qui ne la re-
garde pas, elle le fait sien de la même manière et un intérêt sans ac-
tion ^{pour elle} vaut ^{lui} comme parti ou'elle a pris pour ou contre et ou'elle a
combattu ou soutenu.

"Il appert que l'honnêteté de cette conscience, de même que
la satisfaction ou'elle éprouve partout, consiste en fait en ceci qu'el-
le ne réunit pas les idées ou'elle a de la Chose-même. La Chose-même
est pour elle autant sa Chose que l'absence de toute oeuvre, c'est-à-
dire ^{1'}activité pure et le but vide ou encore une réalité objective sans
activité; la conscience fait d'une signification après l'autre le sujet
de ce prédicat [la Chose même] et oublie l'une après l'autre. Maintenant
dans le simple avoir voulu ou dans le n'avoir pas eu envie, la Chose-
même prend la signification du but vide et de l'union pensée du vouloir
et de l'accomplir. La consolation ^{au sujet} de l'anéantissement du but, à savoir
ou'on a tout de même voulu ou bien effectué une action pure, de même la
satisfaction d'avoir donné à faire aux autres, ^{declarent pour} ~~est~~ l'essentiel ~~de~~ l'ac-
tivité pure ou ~~de~~ l'oeuvre tout-à-fait mauvaise, car on peut ~~XXXXXX~~
appeler tout-à-fait mauvaise une oeuvre qu'n'en est pas du tout. Enfin,
dans le cas de chance où la conscience trouve la réalité objective,
cet être statique de vient la Chose-même, sans action aucune.

"Or la vérité de cette honnêteté est de n'être pas aussi
honnête ou'elle semble. Car elle ne peut pas être écervelée au point
de laisser se séparer ces divers moments en fait de cette façon-là,
mais elle a nécessairement la conscience immédiate de leur opposition,
puisque'ils se rapportent absolument les uns aux autres. L'activité pure
est essentiellement activité de cet individu-ci, et cette activité est
tout aussi essentiellement une réalité objective ou une Chose. Inverse-
ment, la réalité objective n'existe essentiellement que comme son acti-
vité et comme activité en général; et son activité n'existe à la fois

que comme activité en général et comme réalité objective. Lorsqu'il semble donc qu'il s'agit pour elle seulement de la Chose-même comme réalité abstraite, il y a aussi ceci qu'il s'agit pour la conscience de la Chose comme de son activité. Mais également, lorsqu'il s'agit pour elle seulement de l'activité, elle ne prend pas cela au sérieux, mais il s'agit pour elle d'une Chose et de la Chose en tant que sienne. Enfin, quand elle semble ne vouloir que sa Chose et son activité, il s'agit de nouveau de la Chose en général, c'est-à-dire de la réalité objective qui dure en soi et pour soi.

"~~XXXX~~ La Chose-même et ses moments se montrent ici comme contenu; avec la même nécessité ils existent en tant que formes ^[et de] dans la conscience. Comme contenu, ces moments apparaissent seulement pour disparaître et chacun d'eux cède la place à l'autre. Par conséquent, ils doivent être présents dans la détermination en tant que supprimés [et sublimés et conservés - de célèbre jeu de mots sur aufheben]; et de cette façon, ils sont des aspects de la conscience même. La Chose-même est présente comme l'en-soi, ^{c'est à dire comme la} ~~XXXX~~ réflexion de la conscience en ~~XXXX~~ elle-même; quant au refoulement réciproque des moments, il ~~XXXX~~ se manifeste dans la conscience par le fait que ces moments sont posés dans la conscience non pas ~~XXXXXX~~ en-soi, mais seulement pour un autre. L'un des moments du contenu, la conscience l'expose au jour et le présente pour les autres; mais en même temps, la conscience se reflète de ce moment en elle-même, et le moment opposé est également présent en elle; elle le garde pour elle comme le sien propre. En même temps, il n'y a pas un moment quelconque qui soit seul ~~XXXX~~ à être exposé seulement et un autre qui soit seulement gardé à l'intérieur; mais la conscience les fait alterner, car de l'un comme de l'autre, elle doit faire l'essentiel pour elle-même et pour les autres. Le Tout est l'interpénétration en mouvement de l'individualité et de l'universel. Mais puisque

14
pour cette conscience ce tout existe seulement comme l'essence sa
et, par conséquent, comme l'abstraction de la Chose-même, les moments
de ce tout, séparés, tombent en dehors de la conscience et se séparent
et, en tant que tout, il n'est saisi de façon exhaustive et n'est représenté
ce par l'alternance séparante des ~~actes~~ actes d'exposer et
de garder pour soi. La conscience gardant, dans cette alternance, l'un
des moments pour elle-même et comme essentiel dans sa réflexion, mais
n'ayant l'autre qu'extérieurement à elle, c'est-à-dire pour les autres,
un jeu commence des individualités entre elles dans lequel elles se trompent,
se trompent ^(nt elle-même) et se trompent les unes les autres, comme elles se trouvent
trompées.

"Donc, une individualité s'apprête à réaliser quelque chose;
il semble ~~XXXX~~ ainsi qu'elle ~~l'~~ait fait de quelque chose la Chose; elle
agit, se constitue par cela pour d'autres et il semble qu'il s'agisse
pour elle de la réalité objective. Aussi les autres prennent-ils l'ac-
tivité de cette individualité pour un intérêt à la Chose comme telle et
prennent pour le but de l'individualité que la Chose en soi soit exécutée,
peu importe que cela soit fait par la première individualité ou par
eux. / ^{Quand ils} montrent alors cette chose comme ayant ^{déjà} été / réalisée par eux ou,
si ce n'est pas le cas, ^{quand ils} offrent et apportent leur aide, la première
conscience a déjà quitté l'endroit où ils la croyaient être; c'est son
activité qui l'intéressait dans la chose, et / ^{eux,} en s'apercevant que c'était
là la Chose-même, XXX se trouvent trompés. - Mais en fait leur empressement
à aider n'était lui-même rien d'autre que leur volonté de voir et
de montrer leur activité, non point la Chose-même; ^{c'}est-à-dire ils vou-
laient tromper l'autre de la même façon de laquelle ils se plaignent
d'avoir été trompés. - Comme il s'est manifesté que la propre activité,
le jeu de ses propres forces valent pour la Chose-même, la conscience
semble s'ébattre pour elle-même, non pas pour les autres et, occupée de
l'activité seulement en tant que sienne, non pas de l'activité comme ~~act~~

activité des autres, laisser tranquilles les autres dans leur Chose. Pourtant ils se trompent de nouveau; la conscience a déjà quitté l'endroit où ils la croyaient être. Pour ^{elle} lui il ne s'agit pas de la Chose en tant que cette chose et sa chose particulière, mais comme Chose, comme universel qui existe pour tous. La conscience se mêle donc de l'^{et}activité/de l'oeuvre des autres et, quand elle ne peut plus la leur prendre des mains, elle s'y intéresse du moins en se donnant à faire par les jugements qu'elle porte; quand elle accorde à l'oeuvre le cachet de son approbation et de sa louange, cela veut dire que dans l'oeuvre elle ne loue pas seulement l'oeuvre, mais en même temps sa propre générosité et modération, parce qu'elle n'a pas gâté l'oeuvre en tant qu'oeuvre ni l'a gâtée par son blâme. Montrant un intérêt à l'oeuvre, elle jouit d'elle-même en cela; de même, l'oeuvre qu'elle blâme est la bien-venue précisément à cause de la jouissance de sa propre activité qu'elle lui procure. Or, ceux qui se croient ou prétendent trompés par cette immixtion, voulaient plutôt eux-même tromper de la même manière. Ils présentent leur activité comme quelque chose qui ne soit que pour eux, où ils n'avaient pour but que eux-mêmes et leur propre réalité essentielle. Cependant en faisant quelque chose et en se ~~XXXX~~ manifestant ainsi et en se ~~XXXXXXXX~~ montrant à la lumière du jour, ils contredisent immédiatement leur prétention par leur action, qui était de vouloir exclure la conscience universelle et la participation de tous; la réalisation est, bien au contraire, une exposition du sien dans l'élément universel par quoi ceci devient/^{et}est destiné à devenir la Chose de tous.

"Ce n'est donc pas moins une tromperie de soi-même et des autres quand on prétend qu'il ne doit s'agir que de la Chose pure; une conscience qui met en avant une Chose fait au contraire l'expérience que les autres, telles des mouches au lait frais, accourent et veulent se voir eux-mêmes ~~XXXXXXXXXXXX~~ occupés à cette Chose, - et les autres font ^{avec} ~~de~~ cette conscience l'expérience que pareillement il n'y va pas

pour elle ~~non pas~~ de la chose en tant qu'objet, mais en tant que sienne. De l'autre côté, si c'est seulement l'activité même, l'usage des forces et des facultés ou l'expression de cette individualité ^{qui} doivent être l'essentiel, alors on fait mutuellement aussi l'expérience que tous se mettent en branle et se croient invités, et qu'au lieu d'une activité pure, c'est-à-dire d'une activité particulière et singulière, on a mis en avant quelque chose qui est tout aussi bien pour d'autres, c'est à dire une Chose-même. Dans les deux cas, ce qui se passe est identique et a seulement une signification différente de ~~XX~~ ^{celle} qui dans chaque cas avait été admise et devait y valoir. La conscience apprend par l'expérience que les deux côtés sont des moments également essentiels, et elle apprend ainsi ce qu'est la nature de la Chose même, à savoir qu'elle n'est ni seulement chose opposée à l'activité en général et à l'activité particulière, ni activité qui soit opposée à ce qui dure et qui soit le genre, libre de ces moments comme de ses espèces, - mais qu'elle est une réalité essentielle dont l'être est l'activité de l'individu particulier et de tous les individus, et dont l'activité est immédiatement pour d'autres, c'est à dire une Chose, et qu'elle est Chose seulement comme activité de tous et de chacun: réalité essentielle et qui est l'essence de toutes les essences, réalité essentielle spirituelle. La conscience fait l'expérience qu'aucun de ses moments n'est sujet ~~XX~~ mais que chacun se dissout, au contraire dans la Chose-même universelle; les moments de l'individualité, ^{à tour de rôle,} qui ^{en} valait pour cette conscience écervelée comme sujet, s'intègre ^{nt} dans l'individualité simple qui, en tant que cette individualité-ci, est également universelle immédiatement. La Chose même perd avec cela la fonction de prédicat et le caractère d'universalité abstraite et sans vie; elle est au contraire substance pénétrée d'individualité: sujet dans lequel l'individualité existe tout aussi bien en tant qu'elle-même, c'est-à-dire comme celle-ci, qu'elle y est tous les

Propriété de l'Institut Eric Weil, Université de Lille

17

individus, - et Universel qui est un être ^{seulement} (en tant que cette activité de tous et de chacun et qui est une réalité objective et effective ^{en ce} que cette conscience la sait comme sa réalité objective et effective particulière et comme celle de tous."

Le lecteur se plaindra du style raboteux et ^{de} l'expression abstraite qui, en effet, caractérise ^{nt} ce texte. Mais s'il est facile d'écrire avec plus d'élégance, il est difficile, pour ne pas dire impossible de mieux écrire, du moins si bien écrire signifie: exprimer de façon adéquate une pensée précise - qui peut être compliquée, et le sera nécessairement, si la chose l'est. Qu'on trouve donc admissible en philosophie (qui, après tout, n'est pas une affaire des plus simpl^{es}) ce qui est reçu comme allant de soi dans toute^s les sciences particulières. Il est vrai que celles-ci ne s'adressent qu'aux spécialistes, tandis que la philosophie s'adresse à l'homme. Mais autre chose est l'idée générale d'une attitude humaine devant la vie et le monde, autre chose l'idée précisée dans l'élaboration ^{de fait} précisée qui, elle, ne s'achève pas sans une technique et un langage technique.

Ceci dit, l'analyse de Hegel est claire. La littérature est l'affaire de l'homme qui est passé par l'expérience de l'insuffisance de l'oeuvre et qui en a tiré la leçon: il est action, et cette action est l'essentiel, puisque l'homme dans sa faculté négatrice est l'essentiel. Et cette action est son action, avec tout ce qui la constitue (ces moments): la réalité est sienne, comme elle n'existe que dans son intérêt; le but, qui oppose à cette réalité intéressante la possibilité d'une autre tout aussi intéressante, est à lui: il n'y a plus d'échec à craindre, car ce qui pouvait se séparer dans la réalité de l'oeuvre "expressive", est maintenant résorbé dans l'essentiel. Que l'homme soit attaché dans un de ces moments, il verra l'essentiel

dans l'autre; il lui suffit de déclarer que ce n'était pas là l'essen-
 tiel, que celui-ci est, au contraire, En procédant ainsi,
 l'homme est dans son droit. Seulement il se trompe: l'essentiel, dans
 sa vérité, n'est pas substance (qui peut être déclarée prédicat de
 n'importe quoi), mais sujet, mais Esprit dans la vie réelle que l'Es-
 prit possède dans la politique, dans l'art de la communauté, dans la
 religion. Ici, l'homme l'ignore, ~~XX~~ ^{et} quand il n'admet pas de réalité
 indépendante de sa conscience de lui-même, il est ^{avec} honnête. Il n'en
 reste pas moins que cette honnêteté ne va pas ~~XXXXX~~ loin avant de se
 transformer en son contraire. Ce qui est honnête, c'est la proclama-
 tion de l'essentiel. Dès qu'il est question de prendre l'essentiel au
 sérieux, rien ne reste de cette proclamation, sauf la fuite ^{d'} devant tout
 engagement, et l'essentiel devient excuse. Or, si l'homme ne se donne
 ainsi un contenu que pour le dissoudre et pour le remplacer par son
 contraire, ce mouvement des contenus de la conscience affecte la con-
 science même, et l'opposition de l'intérieur ^{et} de l'extérieur s'empare
 d'elle, sans que pourtant elle puisse coordonner les moments du contenu
 avec ceux de la conscience: n'importe quel moment est tantôt retenu
 dans le for intérieur de la personnalité, tantôt exposé à la lumière
 du jour. En vérité, c'est la pénétration mutuelle de l'individualité
 et de l'universel, de l'individu et du monde humain; mais pour cet
homme, cette vie de l'esprit est cachée derrière l'abstraction de l'es-
 sentiel, dans laquelle tout devient un jeu de personnalités concrètes,
 chacune avec son essentiel au fond de son être intime, chacune avec
 son extériorisation au profit des autres. Puisqu'il n'y a pas de com-
 munité spirituelle - c'est-à-dire politique, artistique, religieuse -
^{que les hommes} ~~pour ces hommes~~, ^{eu'ils} ~~XX~~ puissent reconnaître comme leur vraie vie dans
 sa concrétion, ils ne peuvent que tromper avec leur essentiel ~~qui n'est~~
~~de~~ excuse et ^{de} fuite - se tromper eux-mêmes, se tromper mutuellement.
 C'est ainsi que la conscience - il n'est aucunement nécessaire, il est

même peu probable que cela soit dans les mêmes individus - apprend ce qu'est en vérité la Chose-même, l'Essentiel: ni réalité opposée à l'activité, ni ~~activité~~ ^{activité} opposée à une réalité, mais réalité qui est l'action de tous et de chacun, réalité parce qu'elle est action, pour les autres parce qu'elle n'existe que dans cette activité de tous les "chacun": ~~XXXX~~ affaire commune, cause commune.

Ce qui suit est la raison législatrice, la raison qui s'exprime dans des règles de conduite du type: "chacun doit dire la vérité" ou "tu aimeras ton prochain comme toi-même". Elle s'élève au-dessus de la Tromperie parce qu'elle établit un rapport entre l'individu et les autres hommes. Son insuffisance - est-il nécessaire de le dire? - vient du fait qu'elle voit ce rapport comme rapport immédiat entre individus, qu'il lui manque la médiation par la réalité ^{ite} ~~ite~~ concrète de la communauté historique. Mais tout insuffisante qu'elle est ~~XXXXXXX~~ (Hegel ne la range pas dans le chapitre sur l'Eprit), cette morale des commandements, qui n'est ni la morale ^{ite} vivante de la famille ou du peuple, ni celle, consciente, des lois de l'Etat, pour Hegel, elle vaut toujours mieux que la littérature.

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ S'il a raison, s'il a tort, cela est une autre question. En tout cas, des protestations, des proclamations de foi, des appels, des programmes ne le réfuteront pas. Il avait une idée de l'homme et du monde, et - chose démodée - une idée élaborée dans une pensée qui pouvait se prétendre complète et cohérente. Si l'on veut faire autre chose - non opinionem, sed opus esse cogitent.

E. Weil.